Nathalie SAGE-PRANCHÈRE, *Mettre au monde. Sages-femmes et accouchées en Corrèze au XIX^e siècle*

Tulle, Archives départementales de la Corrèze, 2007, 796 pages.

Marie-France Morel

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/9339>

DOI : 10.4000/clio.9339

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

ISBN : 978-2-8107-974-0

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Marie-France Morel, « Nathalie SAGE-PRANCHÈRE, *Mettre au monde. Sages-femmes et accouchées en Corrèze au XIX^e siècle* », *Clio. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 29 | 2009, mis en ligne le 16 juin 2009, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/9339> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.9339>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Nathalie SAGE-PRANCHÈRE, *Mettre au monde. Sages-femmes et accouchées en Corrèze au XIX^e siècle*

Tulle, Archives départementales de la Corrèze, 2007, 796 pages.

Marie-France Morel

- 1 Si l'histoire des sages-femmes est relativement bien connue pour les XVII^e et XVIII^e siècles, grâce aux ouvrages de Mireille Laget¹ et Jacques Gélis², en revanche, pour le XIX^e siècle, elle reste en grande partie à écrire. La situation parisienne a fait l'objet du livre de Scarlett Beauvalet-Boutouyrie sur la Maternité de Port-Royal³ et aussi de la thèse de III^e cycle sur les sages-femmes parisiennes de Danielle Tucac⁴, malheureusement non publiée. Pour la France profonde, on dispose d'un article programmatique d'Olivier Faure⁵, dans lequel, après quelques sondages dans les archives départementales, il plaide à juste titre pour une vision renouvelée du rôle actif des sages-femmes comme « acteurs autonomes d'une transformation douce des comportements sanitaires ». Les sources ne manquent pas : dans chaque dépôt d'archives départementales existent des documents consacrés aux sages-femmes et aux cours d'accouchement, depuis la loi Chaptal du 19 ventôse de l'an XI (10 mars 1803) qui oblige celles qui veulent exercer légalement à suivre une formation, sanctionnée par le passage devant un jury médical. Cette formation est très variable d'un département à l'autre. Une cinquantaine d'entre eux ouvrent des écoles, d'autres mettent en place des cours annuels. Les plus pauvres ou les plus proches de la capitale préfèrent envoyer les postulantes se former dans d'autres écoles départementales, ou à Paris, à l'Hospice de la Maternité, fondé en 1802, qui abrite la plus prestigieuse formation de sages-femmes. Là où ces écoles ont fonctionné, elles ont laissé de belles archives, comme en Corrèze, où l'école de Tulle, ouverte en 1834, est une des dernières créées.
- 2 Issu d'une thèse de l'Ecole des Chartes, le livre de Nathalie Sage-Pranchère montre que l'intérêt des autorités locales pour la formation des accoucheuses est ancien, puisque dès 1763, à la demande de l'intendant Turgot, la célèbre Mme du Coudray est venue faire deux cours en Limousin, à Limoges et à Tulle. Après son passage, des chirurgiens

démonstrateurs ont continué jusqu'à la Révolution à donner des cours annuels qui s'interrompent de 1789 à 1802. De 1803 à 1827, quarante élèves sages-femmes sont envoyées à grands frais étudier à la Maternité de Paris et quelques-unes à Bourges après 1818. De 1827 à 1833, on revient aux cours annuels dans trois villes (Tulle, Meymac et Brive), confiés à des sages-femmes revenues de Paris. Peu à peu, le besoin d'une école permanente au chef-lieu du département se fait sentir. Des personnalités locales du conseil général, bien secondées par le préfet, jouent un grand rôle dans son ouverture et assurent la pérennité de l'institution en finançant l'école et les frais de pension en internat des élèves.

- 3 De 1834 à 1895, Tulle (22 000 habitants) possède un établissement de qualité, à la fois école d'accouchement et hospice de la maternité. L'institution est étudiée sous tous ses aspects, institutionnels, matériels, humains. Les élèves (trois ou quatre par an) admises à l'école sont sélectionnées sur concours ; issues majoritairement des milieux de l'artisanat et de la boutique, la plupart sont des jeunes filles célibataires, contrairement aux vieilles matrones en exercice jusqu'alors. Elles bénéficient d'une formation longue (deux, puis trois ans), à la fois théorique et clinique, puisqu'elles suivent des cours (d'obstétrique, de saignée et de vaccine, mais aussi de lecture, écriture et calcul, de morale religieuse, d'histoire et géographie, de botanique,) et font des accouchements. Elles ont des journées studieuses, sont bien nourries et les examens de fin d'année sont sérieux. Tous les deux ans, la meilleure élève est envoyée à la Maternité de Paris pour approfondir sa formation et devenir, au bout de deux ans d'études supplémentaires, sage-femme de première classe. Les conditions des naissances à la maternité sont bonnes. Les accouchements (un tous les trois jours en moyenne) sont relativement sûrs et la mortalité maternelle bien moindre que dans les établissements parisiens, même si l'hospice accueille par nature des femmes très pauvres ou réprouvées socialement.
- 4 De 1834 à 1894, l'école d'accouchement de Tulle a formé 269 élèves qui ont exercé presque toutes dans le département, comme le veut leur engagement décennal et leur statut de sage-femme de deuxième classe. En 1880, 130 sages-femmes sont en activité dans les 289 communes de Corrèze, ce qui représente une sage-femme formée pour deux ou trois communes. Cette répartition est inégale : elles sont plus nombreuses dans les villes et les gros bourgs ; les campagnes et le nord du département (région d'Ussel), plus inaccessibles, sont défavorisés. Il reste encore partout des matrones qui ont appris le métier sur le tas, n'ont aucune qualification et font concurrence aux jeunes sages-femmes formées, au moins jusqu'en 1850. Bien qu'il s'agisse d'un vrai métier féminin reconnu par un diplôme (antérieur à celui d'institutrice), il est peu rémunérateur. Travaillant souvent gratuitement pour des familles très pauvres, parfois boudées par des parturientes qui leur préfèrent les matrones, les sages-femmes sont obligées de compléter leurs revenus par d'autres activités : vaccinations, saignées et instruction primaire des petites filles (la Corrèze n'aura d'école normale d'institutrices qu'en 1884).
- 5 Ce livre nous restitue un monde de femmes décidées, instruites, autonomes, efficaces, loin des clichés qui les montreraient écrasées par un pouvoir médical masculin. Au cours du siècle, leurs relations avec les médecins, chirurgiens et officiers de santé sont bonnes. Sur place, les médecins font peu d'accouchements et ne leur contestent pas la primauté dans le domaine de la naissance. À Tulle même, les relations des maîtresses sages-femmes avec les médecins attachés à l'établissement ne sont pas conflictuelles. Comme à Paris, les quatre directrices successives de l'établissement sont des maîtresses femmes aux compétences reconnues, y compris dans le maniement des forceps. Cette

situation favorable ne se dégrade qu'à la fin du siècle. C'est à partir de 1887 que l'école-maternité est dirigée par un médecin, et non plus par une maîtresse sage-femme ; celle-ci est désormais qualifiée d'« agent subalterne », de « surveillante », d'« aide du médecin ». L'école de Tulle ferme en 1895, car, à l'époque de la médecine pasteurienne, un niveau croissant de savoir est requis. Les sages-femmes de deuxième classe disparaissent, tout comme les officiers de santé. Les élèves corréziennes vont désormais étudier dans les facultés de médecine de Paris, Bordeaux ou Montpellier. Seule la maternité reste en activité jusqu'en 1969.

- 6 Ce gros ouvrage se lit agréablement, avec ses développements émaillés de citations d'archives variées, de descriptions concrètes (comme celle de la trousse d'une sage-femme à la fin du XIX^e siècle), de reconstitutions de généalogies familiales et d'illustrations. L'auteur a eu la joie de retrouver dans une famille de Tulle le portrait peint en 1849 de Céleste Pomarel, seconde maîtresse sage-femme de l'école et de la maternité. Malgré les apparences, cette monographie exemplaire n'est pas seulement un ouvrage d'histoire locale. C'est aussi une recherche précise sur l'histoire des femmes et du travail féminin et un nouvel élément apporté à la compréhension des processus de médicalisation du XIX^e siècle. Vecteurs essentiels de la diffusion accrue de l'instruction et de l'hygiène, les accoucheuses diplômées ont été des intermédiaires culturels indispensables entre la ruralité traditionnelle et l'urbanité modernisatrice et scientifique.

NOTES

1. Mireille Laget, *Naissances. L'accouchement avant l'âge de la clinique*, Paris, Seuil, 1982.
2. Jacques Gélis, *La sage-femme ou le médecin. Une nouvelle conception de la vie*, Paris, Fayard, 1988.
3. Scarlett Beauvalet-Boutouyrie, *Naître à l'hôpital au XIX^e siècle*, Paris, Belin, 1999.
4. Danielle Tucet, « Les Sages-femmes à Paris de 1871 à 1914 », thèse, Paris VII, 1980, dactyl.
5. Olivier Faure, « Les sages-femmes en France au XIX^e siècle : les institutrices du système de santé ? », in Patrice Bourdelais et Olivier Faure (dir.), *Les Nouvelles pratiques de santé. Acteurs, objets, logiques sociales, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Belin, 2005, p. 157-174.